REVUE ANNUELLE DE LITTÉRATURE FRANCOPHONE
Litéraport
2023 • № 10

Anna Kaczmarek-Wiśniewska
Université d'Opole

Les apôtres de la décadence : les « petits crevés » du Second Empire dans les romans et les écrits journalistiques d'Émile Zola[1]

Apostles of the decline : the « petits crevés » of the Second Empire as shown in Emile Zola's novels and journalistic writings

Abstract: According to Zola, a «petit crevé», or a bored-looking dandy, is one of the emblematic personality types of the Second Empire. The paper analyses the meaning of the expression «vivre parisiennement» (to live a Parisian life) at the time of Napoleon III and gives the physical and mental characteristics of a dandy. It also shows androgyny as the ultimate stage of being a fop. In Zola's eyes, the shamefaced reign of dandies announces the close end of the degenerate society.

Keywords: Zola, Second Empire, Paris, dandy, decline.

Introduction : « vivre parisiennement », un modèle à condamner

Une vision crépusculaire du monde qui s'achemine inéluctablement vers la décadence est récurrente pour les œuvres de la majorité des écrivains européens de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Émile Zola n'y échappe pas non plus, et cette attitude

[1] Cet article reprend (avec modifications) certains passages de nos deux textes publiés auparavant : le livre *La vie quotidienne à Paris suivant les chroniques d'Émile Zola : un regard oblique* (Opole, Wydawnictwo Uniwersytetu Opolskiego, 2017, chapitres 2.1 et 4.1) et l'article « L' « homme-femme » à la Zola : le motif de l'androgyne dans *La Curée* », [in] *Orbis Linguarum* vol. 41, 2014, pp. 239-251.

marque de son empreinte les deux volets de son activité littéraire : les romans et les chroniques journalistiques. Qui plus est, l'écrivain nourrit une hostilité foncière et un mépris profond à l'égard du Second Empire qu'il considère comme un régime sans foi ni loi, une « étrange époque de folie et de honte »[2] qui incarne parfaitement la dégringolade de la société française de son temps, une société dépravée qui « vénère le veau d'or et qui s'épuise dans la débauche »[3]. En effet, l'affairisme, la spéculation et le dérèglement moral deviennent alors généraux : « Ce ne sont pas les noces d'Éros et de Thanatos, mais d'Éros et de Plutus, dieu de la fortune »[4]. Les mariages sont organisés pour pour régler des embarras d'argent ou rapprocher les fortunes ; l'avancement des hommes se fait souvent à travers le lit de leurs femmes ; et les courtisanes deviennent, à côté des spéculateurs, les figures emblématiques du régime dont la caractéristique principale est, selon Zola, une « note d'or et de la chair » et que, par conséquent, « l'éclat de la débauche éclaire [...] d'un jour suspect de mauvais lieu »[5]. Et le point central sur la carte des vices de l'époque est Paris, étant, pour Zola, une « nouvelle Babylone », une incarnation moderne de la Grande Prostituée de saint Jean : « [t]ous les vices s'y trouvent : la convoitise, la gourmandise, la prostitution, l'adultère, l'inceste ainsi que les perversions sexuelles condamnées dans l'Écriture sainte [...] »[6].

L'expression « vivre parisiennement » prend donc, sous le règne de Napoléon III, un sens tout à fait particulier ; elle désigne désormais un mode de vie dont les notes centrales sont : afficher sa richesse de façon la plus tapageuse possible ; faire parler de soi aussi bien dans le monde élégant que dans le demi-monde, fût-ce de manière positive ou négative ; et devenir de temps en temps le sujet de quelque scandale piquant dans le domaine d'argent ou dans celui du sexe. Aux yeux de Zola, un groupe incarne mieux que les autres ce modèle de vie : il s'agit de la jeunesse riche qui « prétend incarner la jeunesse française par excellence »[7] et que le romancier-journaliste n'hésite pas à désigner par l'appelation dédaigneuse de « petits crevés ».

En effet, qu'il glisse dans la peau de journaliste ou dans celle de romancier, on ne peut pas douter que le sujet prend, aux yeux de l'écrivain, une importance capitale. Les nombreuses chroniques zoliennes consacrées à cette thématique peuvent d'ailleurs être considérées, d'une certaine manière, comme une sorte de prélude, d'abord à *La Curée* (1871), deuxième roman de la série des *Rougon-Macquart*, et

---

[2] É. Zola, préface à *la Fortune des Rougon*, Paris, Fasquelle, 1979, p. 8.

[3] R. Cousins, « Zola, la nouvelle Babylone et apocalypse sécularisée », [in] *Les Cahiers naturalistes* n° 88, 2014, pp. 170-171 [169-179].

[4] D. Godard, « Sexe et genre dans *La Curée* d'Émile Zola » [En ligne :] http://suite101.fr/article/sexe-et-genre-dans-la-curee-demile-zola-a7863 (page consultée le 14/06/2013).

[5] Notes de Zola citées par sa fille, [in] D. Le Blond-Zola, *Émile Zola raconté par sa fille,* Paris, Grasset, 2000, p. 79.

[6] R. Cousins, *op. cit.*, p. 171.

[7] É. Zola, *La jeunesse française contemporaine*, [in] *O.C.,* t. XIV : *Chroniques et Polémiques II,* Paris, Tchou, 1970, p. 318 [308-332]. Désormais dans le texte : *JFC* suivi de la pagination.

ensuite à deux *Lettres à la jeunesse*, la première datant de 1879 et la seconde écrite presque vingt ans plus tard, en 1897 ; ayant expliqué dans la première les principes de son esthétique, il essaie, dans la seconde, de convaincre les jeunes du temps de l'affaire Dreyfus à sa devise : « Humanité, vérité, justice ». Tous les écrits de presse de Zola relatives à la thématique du comportement des jeunes gens sont en effet un appel ardent à se tourner vers les valeurs qui devraient présider à la vie du nouvel « honnête homme » fait à la mesure du siècle du progrès. Zola, qui voue un culte absolu à la jeunesse qui est pour lui « la joie, le parfum, l'espoir de la vie »[8], s'y montre impitoyable par rapport à « la vie sotte et élégamment crapuleuse de notre jeunesse dorée »[9].

Élégant, superficiel et presque ruiné : le portrait-robot d'un mondain du Second Empire

En expliquant l'étymologie de l'expression « la jeunesse dorée », le *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle* évoque les « jeunes élégants qui se formèrent en faction réactionnaire après le 9 thermidor, [...] et parmi lesquels on comprenait les incroyables, les merveilleuses, etc. »[10]. Dès le début du XIX^e^ siècle, le terme a élargi son sens, signifiant désormais « jeunesse élégante d'une époque quelconque »[11], et c'est ce sens élargi que Zola exploite dans une chronique intitulée *La jeunesse française contemporaine*, en caractérisant ce groupe de façon suivante :

> Ici nous n'avons plus affaire à des écoliers mais à de jeunes cavaliers qui se conduisent comme des hommes. [...] Très peu en font partie : elle [cette jeunesse] groupe en effet des jeunes gens de haute naissance et qui sont riches ; ceux qui, n'ayant ni naissance, ni biens, les imitent ; les fils de bourgeois qui se préparent à gravir l'échelon social supérieur ; des débutants adroits, fermement décidés à se faire une position dans la société grâce à leurs relations mondaines et en s'appuyant surtout sur les femmes ; des écervelés enfin qui se perdent d'une façon insensée en menant une vie au-dessus de leurs moyens (*JFC*, pp. 318-319).

En effet, il s'agit d'un groupe relativement peu nombreux de privilégiés qui « développent [...] une culture de la jouissance et du gaspillage, une existence luxueuse sur les boulevards parisiens. Il s'agit de la mise en scène ostentatoire d'une vie excentrique, élitiste et anti-bourgeoise, qui permet aux adeptes de se distinguer de la nouvelle société de consommation et de la culture des "masses" »[12]. Sous le Second Empire, les membres de ce nouveau cercle des mondains (qui ne tardera pas à se faire attribuer le nom de « Tout-Paris ») se distinguent « par de brillants vices »

---

[8] É. Zola, *à la jeunesse* (1896), [in] *Chroniques et Polémiques II*, *op. cit.*, p. 723 [723-728].

[9] A. Lanoux, Préface, [in] É. Zola, *La Curée*, Paris, Fasquelle, 1978, pp. III-IV.

[10] P. Larousse (éd.), *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, t. IX, Paris, Larousse, 1869, p. 988.

[11] *Ibidem.*

[12] K. Becker, *Le dandysme littéraire en France au XIX^e^ siècle*, Orléans, Éditions Paradigme, 2011, p. 39.

(*JFC*, p. 319) et se concentrent entièrement et uniquement sur leur plaisir et sur la satisfaction de toutes leurs passions. Les jeunes aristocrates sont sans doute ceux qui donnent le ton au groupe entier :

> Il y a [dans ce groupe] tout d'abord des jeunes nobles, somptueux, mais vaniteux, puisqu'il manquent d'occupation et de but quelconque dans la vie. Ils tiennent à la qualité de leur tenue et dispersent leur temps en le consacrant à d'interminables distractions, à savoir les bals, les spectacles, les concerts. [...] Ils se font remarquer par le faste de leur équipage, par une élégance hors du commun, ainsi que des maisons où règne le luxe[13].

C'est le mot anglais *dandy* – dont le sens les Français identifiaient à « raffiné » ou bien à « gommeux »[14] –, qu'on commence à utiliser pour désigner ces jeunes gens dont l'élégance est devenue le signe distinctif le plus important. Voilà comment Zola les décrit de la perspective de 1878, à une décennie de distance par rapport à l'époque dont il parle :

> La jeunesse de cette époque se distinguait par son élégance, soignait son visage et ses mains avec une coquetterie raffinée, plaçait la question du tailleur au-dessus de toutes les autres, ne paraissant pas dans le monde sans la fleur à la boutonnière. Et [...] l'on croyait profondément à toute cette élégance ; tous croyaient que l'Empire existerait éternellement, tous savaient que l'empereur et l'impératrice aimaient les hommes beaux qui prennent soin d'eux (*JFC*, p. 319).

Cette manière de percevoir l'allure et le rôle de la jeunesse dorée fait de celle-ci un élément incontournable de ce que la postérité désignera comme « la fête impériale », et, par conséquent, une figure exemplaire de la décadence morale que les détracteurs du Second Empire, dont Zola bien évidemment, attribuent à ce régime. Car, selon eux, si « ce n'est pas l'Empire qui a inventé le vice », il a pourtant « fait du vice un ami comme il faut et distingué qu'on peut mener dans le monde. C'est là un de ses traits les plus caractéristiques »[15].

« Décidément, ce siècle est un siècle de progrès. Nous finirons par réussir à faire de l'homme un animal presque supportable », ironise Zola dans une autre chronique, *Le progrès en littérature*[16]. La conformité à la mode, dictée en grande partie par la cour impériale, l'ostentation dans la manifestation de sa richesse et l'habileté avec laquelle on la gaspille, et, enfin, les relations avec des filles du demi-monde sont, selon le journaliste, les composants indispensables de la mise en chair du modèle parfait de cet « animal presque supportable » qu'est le jeune homme mondain du temps de Napoléon III.

---

[13] E. Kociubińska, *L'insoutenable pesanteur de l'être. Le dandysme en France au XIX^e siècle et son rayonnement en Europe*, Lublin, Wydawnictwo KUL, 2015, p. 31.

[14] *Ibidem*, p. 16.

[15] É. Zola, *Les rafles de filles galantes*, [in] *Chroniques et Poémiques II*, *op. cit.*, pp. 150-151 [150-153].

[16] É. Zola, *Le progrès en littérature*, [in] *O.C.,* t. XIII : *Chroniques et Polémiques I*, Paris, Tchou, 1969, p. 87 [87-89].

Parmi ces composants, le vêtement, élément crucial de l'image d'un dandy, constituerait, à en croire Zola, avant tout une sorte de code secret qui permet aux bonapartistes, assassins et escrocs déguisés en gens comme il faut, de se reconnaître « au flair, au parfum de toilette correcte, au simple nœud de cravate »[17], et de gagner les postes et les dignités grâce à l'allure des hommes honnêtes et corrects que l'habit leur donne : « On [est] beau, bien mis, la chair blanche, la rose aux lèvres ; on [a] dans la poche son diplôme de bachelier ès vices, avant de solliciter le moindre emploi »[18]. Le goût pour les vêtements en velours et en soie, que les hommes ont fini par emprunter aux femmes et qui a donné aux salons de l'époque un ton « un peu léger peut-être, mais si distingué ! »[19], ainsi que la soumission, dans le domaine de la mode, à la dictature des Tuileries où « on voyait d'un bon œil certaines coupes de cheveux et certains cosmétiques pour les moustaches »[20], ont efféminé les hommes de l'époque et les ont rendus particulièrement vulnérables à l'omniprésent esprit du kitsch qui constitue, selon Zola, le vrai label du règne de Napoléon III. Le prestige du vêtement est tellement grand qu'il commence à se répandre jusque dans les classes populaires qui n'ont jamais été concernées par la question : « Nous avons démocratisé l'élégance et la propreté, la beauté et la politesse, en vendant à un rabais considérable les nœuds de cravate et le savon, les faux cheveux et les gants blancs. Pour peu que cela continue, le progrès fera du dernier ouvrier un petit crevé, digne de conduire le cotillon chez les duchesses », écrit-il[21].

À part l'habit, la jeunesse dorée accorde beaucoup d'importance à faire courir son nom dans le Tout-Paris, et cela le plus souvent dans un contexte peu louable. En effet, les jeunes hommes des bonnes familles entretiennent des relations avec des filles publiques, dont ils « récompensent » la grossièreté et la bêtise en leur faisant des cadeaux coûteux, jusqu'à se faire ruiner par elles ; dans ce monde, régné par les appétits et les instincts les plus bas, soigneusement cachés sous les apparences du bon goût et du raffinement, plus on perd pour une femme, plus on devient célèbre, et se laisser nettoyer par une « créature » est considéré comme le comble de la mondanité. En guise de preuve, on peut citer le passage suivant tiré de la chronique intitulée *La jeunesse dorée et les dames galantes* :

> [...] un [...] comte a acheté pour la bagatelle de vingt-cinq mille francs une superbe paire de chevaux. Ces dignes animaux seraient aujourd'hui dans les écuries d'une célébrité galante à laquelle le comte en aurait fait présent. Voilà qui est royal. Les princes échangent entre eux de pareils cadeaux. Quand la dame ira au Bois, traînée par son magnifique attelage, la foule chuchotera le nom du généreux comte,

[17] É. Zola, *Les rafles de filles galantes*, *op. cit.*, p. 151.

[18] É. Zola, *Le monde galant*, [in] *Chroniques et Polémiques II*, *op. cit.*, p. 120 [119-121].

[19] É. Zola, *Les rafles de filles galantes*, *op. cit.*, p. 151.

[20] *Ibidem.*

[21] É. Zola, *Le progrès en littérature*, *op. cit.*, p. 87.

> les hommes souriront de complaisance, les femmes pâliront de jalousie. Et il n'y aura que des pervers qui s'indigneront[22].

La banqueroute qui attend ces jeunes dispendieux au bout de quelque temps passé à jeter par les fenêtres leur héritage ne semble pas les effrayer ; bien au contraire, plus ils perdent et plus ils se considèrent comme raffinés. Dans *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de Louis Véron, on peut lire ce passage qui illustre bien la dépendance des dandies du train fastueux de vie et de la célébrité sinistre qu'ils gagnent, une fois ruinés :

> Combien rencontre-t-on de ces riches oisifs jetant tout un héritage et toute une fortune par la fenêtre, se ruinant en dîners fiers, en avant-scènes, en chevaux élégants et en riches carrosses, blottis dans des nids de colombes infidèles, où l'on se trahit mutuellement et au grand jour ! [...] Que j'en ai connu de ces jeunes dissipateurs dévorant en une année, quelquefois dans un trimestre, une fortune paternelle acquise par trente ans de travail, et qui, après cette courte ivresse de vanités, dînent un jour seuls, tranquillement, vous serrent la main, vous disent adieu, rentrent chez eux se pendent ou se brûlent la cervelle[23].

Il s'agit en effet, selon Zola, d'une génération malade, qui souffre d'un « éréthisme nerveux » et dont les liaisons honteuses avec des filles publiques se doublent d'un manque absolu de goût dans le domaine de la culture et des arts :

> Nos gentilshommes, nos fils de famille vivent dans un rire idiot. Ils applaudissent les turlutaines de MM. Offenbach et Hervé, ils font reines de misérables danseuses de corde qui gambadent sur les planches des théâtres comme des artistes de foire. Leurs maîtresses sont des filles de portière qui les rabaissent à leur langage et à leurs sentiments. Quand ils ont perdu cent mille francs en quelques heures, sans se brûler la cervelle, ils se jugent hommes de courage[24].

Selon Zola, les deux décennies de l'Empire ont « mêlé les mondes », en posant les dames et les filles quasiment sur un pied d'égalité. N'ayant pas peur de mots, l'auteur n'hésite pas à s'exprimer d'une façon fort crue : tout le monde, dit-il, a « roulé dans le luxe [...] : la fille a monté, la dame a descendu, et le monsieur comme il faut s'est mis entre elles deux. On a couché à trois, dans les mêmes dentelles, dans les mêmes meubles, si bien que l'homme, en se réveillant, ne savait plus s'il était chez sa femme ou chez sa maîtresse »[25]. Le contenu des chroniques mondaines dans les journaux parisiens lui fournit la preuve qu'il s'agit effectivement de l'époque d'un vrai règne des demi-mondaines :

> Je ne puis ouvrir un journal sans y trouver quelque nouvelle piquante sur ces dames qui aident nos jeunes désœuvrés à devenir des hommes sérieux, en les ruinant et en leur faisant perdre leurs cheveux. La petite B*** a gagné deux ou trois cent mille francs au jeu ; la grande G*** a pendu hier la crémaillère dans son

---

[22] É. Zola, *La jeunesse dorée et les dames galantes*, [in] *Chroniques et Polémiques I, op. cit.*, p. 205 [204-207].

[23] L. Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, 5 vol., Paris, Librairie Nouvelle, 1856-57, t. III, p. 32.

[24] É. Zola, *La jeunesse dorée et les dames galantes*, *op. cit.*, p. 207.

[25] É. Zola, *Les rafles des filles galantes*, *op. cit.*, p. 151.

délicieux hôtel des Champs-Élysées, et, dès onze heures, il y avait trois gentilshommes sous la table ; la blonde R*** a giflé la brune P*** qui lui volait sa clientèle. Tout cela est exquis[26].

Par la suite, le chroniqueur menace de donner « les noms qu'ils méritent » à une de ces dames et à ses adorateurs ; cette dame « était à son sixième jeune homme ; elle en avait dévoré cinq en moins de trois ans ; le sixième se trouvait aux trois quarts mangé »[27]. Les jeunes hommes qui ont vécu quelques années de cette manière, « pressé[s] entre les mains de ces dames comme [des] fruits dont il ne resterait plus que la peau »[28], deviennent des « vieillards de trente ans », des « invalides [...] [qui] n'[ont] plus ni cœur, ni cervelle »[29]. Tel est d'ailleurs le sens de l'expression « petits crevés » qui revient de façon récurrente dans la quasi-totalité des chroniques consacrées au monde galant.

Traiter les jeunes dispendieux d'« écervélés » qui jettent des millions par les fenêtres pourrait suggérer que le chroniqueur éprouve à leur égard une pitié mêlée de dédain, qu'ils lui paraissent idiots et ridicules, mais non dangereux ; or, si dans ces phrases pleines d'ironie on retrouve facilement des grains d'un humour amer, les propos qui suivent trahissent infailliblement les sentiments réels du journaliste par rapport à la jeunesse dorée. En effet, Zola pointe du doigt le fait que réussir grâce aux femmes, fussent-elles du monde ou du demi-monde, est la méthode la plus sûre de faire carrière sous le Second Empire : « les coureurs de boudoirs gagn[ent] des préfectures dans l'alcôve de certaines dames »[30] ; et même, lorsqu'ils se transforment en « invalides » ruinés matériellement et moralement par les dames galantes, ils sont encore plus susceptibles d'obtenir des postes de députés, de chefs administratifs ou d'autres situations qui leur donnent les possibilités d'influencer la vie des autres. L'hypocrisie et le manque de scrupules de ces gens indignent profondément le journaliste :

Quand un homme songe à faire une fin [de sa vie galante], il se juge mûr pour la vie publique [...] ; il se croit [...] capable de juger et de conduire les hommes, parce que les femmes lui ont volé jusqu'à la moelle de ses os [...] [T]toute sa jeunesse a été une moquerie des choses saintes et graves, et il emploie son âge mûr à se poser en défenseur de la morale[31].

Ce qui amène le chroniqueur à constater que « le vice a du bon, il forme les hommes »[32].

---

[26] É. Zola, *La jeunesse dorée et les dames galantes*, *op. cit.*, p. 204.

[27] *Ibidem*, p. 205.

[28] *Ibidem*, p. 206.

[29] *Ibidem.*

[30] É. Zola, *Le monde galant, op. cit.*, p. 120.

[31] É. Zola, *La jeunesse dorée et les dames galantes*, *op. cit.*, p. 204.

[32] *Ibidem.*

Vivre dehors, une exigence *sine qua non* du paraître

Les chroniques zoliennes consacrées à la jeunesse dorée n'analysent pas un autre élément de l'image modèle du jeune mondain, qui est la fréquentation des endroits « à réputation » – des cafés et des restaurants tels que le Café Anglais, le Café Tortoni ou le Café Riche. Ce dernier apparaîtra dans *La Curée* dont la décadence constitue le sujet principal, suite à quoi le roman est parfois qualifié d'un « concentré des traces du décadentisme dans l'œuvre du naturaliste »[33]. Le Café Riche devient, dans ce roman, le décor de la première rencontre adultérine de Renée et de Maxime, ce qui suggère d'emblée la manière de le percevoir par le romancier. Quant aux chroniques, les cafés parisiens en vogue n'y sont que mentionnés de façon très générale, comme un des divertissements possibles des « jeunes désœuvrés ». En effet, c'est dans les cafés des grands boulevards que se passe une grande part de leur vie futile mais frénétique.

Dans son livre *Portraits pittoresques de Paris,* Charles Virmaître, un des « plus prolifiques [...] physiologistes du Paris de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle »[34], donne la description du célèbre restaurant de la Cité du boulevard des Italiens, qui, par son luxe, a mérité le surnom de la *Maison Dorée* ; ce passage donne une idée des endroits préférés des jeunes mondains :

> C'est l'heure du dîner, six heures, l'heure solennelle pour les gourmands qui communient avec un bifteck ; les tables des trois salons du rez-de-chaussée, qui, soit dit en passant, sont les plus vastes et les plus élevés de Paris, s'emplissent d'une foule élégamment mise [...]. À l'entresol (ici il faut aller très discrètement) se trouvent les cabinets particuliers : dix-huit cabinets [...]. Le plus renommé de ces salons, c'est le grand 6 : un salon de vingt couverts, les murailles disparaissent sous un placage en laque représentant différentes scènes japonaises. C'est frais, charmant et ravissant. [...] Le duc de B..., bien connu par ses diamants et la noirceur de sa barbe et de sa chevelure, venait régulièrement y manger sa côtelette[35].

Si le « petit crevé » ne passe pas sa soirée dans un café ou s'il ne s'ennuie pas à mourir lors d'une réception digne et fastidieuse dans un salon mondain, lors de laquelle sa fine couche d'éloquence et de désinvolture, cachant habilement le manque de connaissances solides, est plus que suffisante pour mener une conversation stéréotypée, il s'adonne à des divertissements d'un genre tout à fait différent. Il s'agit toujours des réceptions, mais cette fois organisées chez les femmes du demi-monde, rejetant toute bienséance conventionnelle et se permettant de mettre en œuvre toutes sortes d'extravagances, ce qui provoque Zola à parler d'« orgies ». Dans une chronique intitulée justement *La fin de l'orgie*, il fait observer une « salle de bal et de festin », où s'amusent les jeunes nantis, à un passant nocturne, un « pauvre diable »

---

[33] N. Beaudoin, « Émile Zola et la décadence. Les motifs décadents chez le 'père du naturalisme' », *Québec français* n° 113, 1999, p. 75 [75-77].

[34] S. Fillipetti, Préface, [in] Ch. Virmaître, *Portraits pittoresques de Paris 1867-1893*, Paris, Éditions Omnibus, 2014, p. I.

[35] Ch. Virmaître, *op. cit.*, pp. 87-88.

qui, levant les yeux, voit une sorte de théâtre d'ombres qui bougent derrière les vitres embuées :

> [...] il aperçoit sur la façade d'une des maisons de la rue une ligne de fenêtres éclairées.
> Là on danse, on soupe, on a chaud.
> Les vitres, moites de chaleur, ne laissent échapper qu'une lueur de veilleuse, voluptueusement discrète ; on dirait une alcôve qu'un simple rideau de mousseline cacherait : parfois, sur ce rideau, se dessine une ombre de femme, grandie, les épaules nues, le chignon haut, la taille cambrée, comme secouée de rires[36].

L'esquisse d'un portrait féminin dans la dernière ligne est bien suggestive ; en effet, un grand nombre de bourgeois de l'époque, dont la jeunesse dorée en premier lieu, ne voit point d'inconvénient à inviter aux réceptions les actrices et les danseuses, considérées d'habitude comme des femmes du demi-monde, ou de fréquenter les soirées organisées par celles-ci. Henri Mitterand écrit à ce propos : « les gandins boulevardiers, et même les femmes de la "bonne société", ne refusent pas de coudoyer la société mêlée du "demi-monde" »[37].

De sa place dans la rue, le « pauvre diable » n'aperçoit que des silhouettes floues et vaguement sensuelles des participant(e)s de la réception ; or, s'il pouvait regarder à l'intérieur, il verrait un tableau abominable de soûlerie générale :

> [...] Plusieurs convives dorment déjà sur le carreau. Les autres, ceux qui se cramponnent encore à leur siège, résistent furieusement à l'ivresse. Ils ne veulent pas tomber, ils ont peur que les laquais, au lieu de les ramasser, ne les écrasent à coup de talon. C'est le moment des grandes hontes, des derniers hoquets[38].

Car le penchant à la boisson n'est point un vice réservé (et attribué traditionnellement) aux classes populaires. Ce qui, aux yeux de Zola, rend la soûlerie des jeunes hommes du meilleur monde beaucoup plus répugnante que celle du peuple, c'est son extrême hypocrisie : l'ivresse de l'ouvrier, qui est notoire, révèle en général sa difficulté de vivre, tandis que celle d'un jeune nanti, officiellement execrée, est en fait un plaisir, d'autant plus intense qu'il demeure secret :

> Est-ce l'ouvrier qui va dans les grands cabarets du Boulevard ? Les cabinets sont discrets, on roule sous la table sans faire de bruit, grâce à l'épaisseur des tapis. Il y a des glaces où les dames décoiffées rajustent leurs chignons, et des divans, usés par trois générations de filles. On boit du pomard, du léoville, du chambertin, du sauternes ; et, au dessert, les dents cassent les coupes de champagne. Alors les dames mettent les mains dans les plats et chantent des ordures. On est obligé d'emporter Monsieur dans sa voiture[39].

Autrement dit, la bonne société s'indigne contre le peuple qui se soûle ouvertement, tandis qu'elle-même, soucieuse des apparences, en fait autant, mais en

---

[36] É. Zola, *La fin de l'orgie*, [in] *Chroniques et Polémiques I*, *op. cit.*, pp. 259-260 [259-262].

[37] H. Mitterand, *Le Paris de Zola*, Paris, Hazan, 2008, p. 136.

[38] É. Zola, *La fin de l'orgie*, *op. cit.*, p. 261.

[39] É. Zola*, Causerie du dimanche [Le cabaret]*, [in] *Chroniques et Polémiques II*, *op. cit.*, pp. 200-201 [199-202].

catimini, et avec des boissons plus « élégantes ». Dans *Les divertissements populaires*, l'auteur coupe net sur ce problème : « Les beaux messieurs ont d'aristocratiques dégoûts pour les plaisirs du peuple. Ils se grisent avec du champagne et lui reprochent le vin frelaté des barrières »[40].

La fin de l'orgie met aussi l'accent sur la lassitude générale et le dégoût qu'éprouvent les participants de ces réceptions dont la répétitivité les rend, au fond, aussi ennuyeuses que les soirées dans les salons mondains ; ainsi, étant « las et écœuré[s] des nuits monotones qu'on a passées [...] de la même façon », on a besoin de « terminer la série des plaisirs par des coups d'audace », de « couronner l'édifice par des fêtes excentriques d'un charme piquant et inattendu »[41]. La chronique zolienne donne un exemple d'une telle « fête excentrique » – une réception précédée d'une mascarade assez curieuse :

> [...] ces messieurs, des jeunes gens riches et de ce monde qu'on appelle le meilleur monde, [...] ont inventé de jouer au monde renversé. Ils se sont habillés en femmes, et ont reçu, ainsi déguisés, des dames, de grandes dames, assure-t-on. Il paraît qu'on a beaucoup ri. [...]
> Vous imaginez-vous le spectacle ? Ces messieurs ont appelé à leur secours l'aide de chambrières adroites [...]. puis, pommadés, serrés dans les corsets, faisant bouffer leurs jupes, ils se sont étalés dans des fauteuils, avec toutes les grâces, toutes les mines exquises de filles galantes, en quête d'amants. Ils ont ri sous l'éventail, parlé d'une voix sucrée, regardé languissamment le plafond, fait les mille grimaces du métier de femme. [...] On m'a raconté qu'un jeune homme, vêtu en rose [...], a gardé une voilette sur son visage, n'ayant pas voulu sacrifier ses moustaches[42].

On pense aussitôt au coup fou du « petit blondin, celui qui portait un des grands noms de France », qui, à la fin de la soirée chez Nana, au milieu d'une « ivresse morne, d'une bêtise à pleurer »[43], se met à verser du champagne, puis de la chartreuse dans le piano, pour « donner du son » à l'instrument.

L'androgyne, ultime stade du « petit crevé »

À côté de tout le bagage de superficialité, voire de bêtise, et d'un mode de vie régné par le chaos et le tumulte, un autre aspect du portrait des jeunes galants du Second Empire nécessite une attention approfondie. Aussi bien chez Zola que chez d'autres écrivains, le dandy parisien, avec son air souvent efféminé et vaguement lascif, laisse parfois des doutes – si l'on emprunte le langage contemporain – quant à son identité sexuelle ; en effet, l'androgyne, dans lequel le masculin et le féminin ne sont plus en fusion, mais en confusion, constitue le meilleur exemple de la

---

[40] É. Zola, *Causerie [Les divertissements populaires]*, [in] *Chroniques et Polémiques I*, *op. cit.*, p. 194 [193-197].

[41] É. Zola*, La fin de l'orgie*, *op. cit.,* p. 261.

[42] *Ibidem.*

[43] É. Zola, *Nana*, Paris, Fasquelle, 1978, p. 114.

décadence du symbole propre à la littérature du second XIX^e siècle. L'androgynie désigne désormais la virilisation des femmes et l'efféminement des mâles, donc une sexualité équivoque et ambiguë, qui, rejetant toute limitation et transgressant tous les tabous, représente « chaque fois le symptôme d'une décadence, celle d'un être, d'une famille, d'un monde »[44].

« Chez Zola, [...] l'association la plus claire de [l'] androgynie avec le thème de la décadence se retrouve [...] lorsqu'il est question de Maxime »[45], un des personnages principaux de *La Curée.* En effet, en plus d'être « un produit défectueux, où les défauts des parents se complétaient et s'empiraient »[46], Maxime est un « hermaphrodite étrange venu à son heure dans une société qui pourrissait » (*C*, p. 168). Ce fils d'Aristide Saccard et de sa première femme, Angèle, qui a passé les quinze premières années de sa vie dans le Midi, arrive à Paris après la mort de sa mère et le remariage de son père ; fils d'un parvenu parisien du Second Empire mangeant les rentes de son père, il incarnera désormais parfaitement le « petit crevé » zolien.

Lorsque le jeune garçon vient à la capitale, sa tâche principale est de devenir une composante de l'image mondaine de son père désireux de « s'installer définitivement dans son rôle de veuf remarié, riche et sérieux » (*C*, p. 135). Il est alors « un grand galopin fluet, à figure de fille, l'air délicat et effronté, d'un blond très doux » (*C*, p. 135). Ses habitudes de collégien pourraient facilement être qualifiées, de nos jours, de transsexuels :

> Il se soignait beaucoup les mains, qu'il avait minces et longues ; si les cheveux restaient courts [...], il possédait un petit miroir, qu'il tirait de sa poche, pendant les classes, [...] dans lequel il se regardait des heures entières, s'examinant les yeux, les gencives, se faisant des mines, s'apprenant des coquetteries (*C*, p. 135).

En effet, pendant un certan temps, il semble que le gamin se croit une fille : « il se serrait tellement, qu'il avait la taille mince, le balancement des hanches d'une femme faite » (*C*, p. 135). Doté d'un « tempérament neutre », il restera marqué à jamais par cette période d'identité de genre icertaine qui l'a « frappé dans sa virilité » et a mené à « l'efféminement de tout son être » (*C*, p. 135).

Son physique androgyne et sa malice lui procurent vite les faveurs des hautes bourgeoises parisiennes qui font de lui leur poupée, leur mannequin et leur conseiller, d'abord en matière de « chiffons », car le garçon paraît doué d'un goût exquis, puis en affaires du cœur. Il semble particulièrement bien placé pour ce dernier service : il est « déja terriblement savant », étant « une de ces natures frêles et hâtives, dans lesquelles les sens poussent de bonne heure » (*C*, p. 135). Il devient camarade de sa belle-mère Renée, qui est très préoccupée de l'éducation galante de

---

[44] N. Beaudoin, *op. cit.*, p. 75.

[45] *Ibidem*, p. 76.

[46] É. Zola, *La Curée*, Paris, Fasquelle, 1978, p. 135. Désormais dans le texte : *C* suivi de la pagination.

ce « petit tondu de province », et de ses amies. Elles l'appellent « mademoiselle », l'emmènent avec elles chez leur tailleur ou leur modiste, « se le passent de main en main », l'encourageant à baiser leurs poignets, lui apprenant l'art d'allusion équivoque et contribuant ainsi à la « dépravation charmante du galopin », suite à laquelle il se transforme peu à peu en « petit homme de carton qu'on ne craignait pas trop, assez cependant pour avoir, sous sa main enfantine, un frisson très doux » (*C*, p. 143). Par conséquent, Maxime « semblait né et grandi pour une perversion de la volupté » (*C*, p. 259).

Quoique, quelques ans plus tard, il semble avoir bien prouvé sa virilité – il rend enceinte une servante des Saccard – , sa vie de fille continue : « ce que Maxime adorait, c'était de vivre dans les jupes, dans les chiffons, dans la poudre de riz des femmes » (*C*, p. 146). Son physique n'a guère changé non plus : le jeune homme « avait gardé les joues roses et les yeux bleus de l'enfant. Ses cheveux bouclés achevaient de lui donner cet "air fille" qui enchantait les dames » (*C*, p. 167). Cet « étrange avorton » accompagne sa belle-mère lors des promenades au bois de Boulogne, au théâtre, à l'Opéra ; avec « ses hanches développées, ses longues mains fluettes, son air maladif et polisson, son élégance correcte et son argot des petits théâtres », il est « le dieu de cet âge » (*C*, p. 168). Ayant connu, à vingt ans, tous les vices et toutes les perversions qu'offre le Paris de l'époque, il semble avoir terminé son évolution sentimentale et sexuelle ; ainsi, il s'ennuie beaucoup et passe ses journées à quêter de nouveaux plaisirs, regardant le monde avec ses yeux d'enfant vicieux et blasé, « deux trous bleus, clairs et souriants, des miroirs de coquettes, derrière lesquels on apercevait tout le vide du cerveau » (*C*, p. 168).

Le comble de l'indécence arrive lorsque le jeune homme s'engage dans une relation quasi-incestueuse avec Renée. Après un premier rapprochement, presque accidentel et en grande partie provoqué par un singulier caprice de la jeune femme, dans un cabinet particulier du Café Riche, Maxime se laisse faire, ne possédant ni assez de volonté pour s'opposer à une femme belle et désirable, ni assez de morale pour ne pas toucher à l'épouse de son propre père : « Il accepta Renée parce qu'elle s'imposa à lui, et qu'il glissa jusqu'à sa couche, sans le vouloir, sans le prévoir. Quand il y eut roulé, il y resta, parce qu'il y faisait chaud et qu'il s'oubliait au fond des trous où il tombait » (*C*, p. 254). Même dans cette relation, que la jeune femme considère comme un crime, mais en même temps comme un remède à l'ennui et à la saturation de ses sens épuisés, Maxime ne possède pas de sexe certain et net : « Cet être neutre, blond et joli, frappé dès l'enfance dans sa virilité, devenait, aux bras curieux de la jeune femme, une grande fille, avec ses membres épilés, ses maigreurs gracieuses d'éphèbe romain » (*C*, p. 259). Face à ce garçon-fille chez qui « le sexe hésitait toujours », Renée se permet d'étranges expériences d'échangement de rôles sexuels ; active, entreprenante, parfois brutale, elle « était l'homme », faisant tout ce qu'elle veut de son amant passif et docile : « C'est Renée qui "possède" Maxime, non l'inverse ; elle est l'élément actif et

dominant, lui n'est que joliesse, soumission et passivité »[47]. Le jeune homme accepte les idées les plus bizarres :

> Un soir, elle [Renée] eut l'étonnante idée de l'habiller en femme et de le présenter comme une de ses cousines. [...] [L]orsqu'elles [les invitées de Renée] comprirent, elles rirent beaucoup, elles ne voulurent absolument pas que le jeune homme allât se déshabiller. Elles le gardèrent avec ses jupes, le taquinant, se prêtant à des plaisanteries équivoques (*C*, p. 271).

Renée se plaît beaucoup dans cette relation, et la dépravation de Maxime l'amuse. Son amant n'a même pas assez de force ou de caractère pour être un « grand dépravé » : dans sa personnalité « ne luisait pas seulement un éclair de la curiosité du mal » (*C*, p. 395). Il pratique le vice parce que celui-ci est à la mode, parce que des personnalités plus fortes que la sienne l'y poussent, parce qu'il considère la résistance comme stupide et inutile. Il n'agit jamais de son propre gré : « il subissait », dit de lui le narrateur (*C*, p. 395). La passivité, la faiblesse, la docilité sont en effet les traits prépondérants de son caractère : c'est un « être lâche et mou, où tout le vice coulait avec la douceur d'une eau tiède » (*C*, p. 395). Par conséquent, il tombera facilement, aussi bien que sa belle-mère, dans le piège tendu par Saccard, qui, sans qu'ils le sachent, avait fait d'eux ses marionnettes dont il s'est servi pour son propre profit. Maxime devient ainsi comme la dernière maille d'une chaîne de dégénérescence, commençant par le soin excessif de l'allure physique et finissant par la transgression de tabous sociaux.

Conclusion

« Ah ! que vous avez une triste façon d'être jeunes »[48], s'écrie Zola en 1896 dans une chronique du « Figaro » intitulée *À la jeunesse*. Lui qui, quinquagénaire, ne rêve que de « recommencer, être fort, être agile, être sain ! [...] sentir le cœur chaud et la main prompte, dans la passion de tout conquérir ! Vouloir ouvrir les bras tout grands et prendre le monde ! »[49], ne comprend point comment on peut vivre de cette manière chaotique et tapageuse, qui mène souvent au suicide, et comment on peut étouffer, sous les allures d'un mondain blasé, les « fières passions »[50] de l'homme moderne.

C'est le régime instauré par Napoléon III que le romancier tient pour responsable de la dépravation de la jeunesse française des classes supérieures. Une éducation mal organisée et n'assurant ni solides bases scientifiques ni valeurs morales, le déchaînement des instincts humains les plus bas, la valorisation du paraître et l'autorisation

---

[47] D. Godard, *op. cit*.

[48] É. Zola, *à la jeunesse*, *op. cit.*, p. 727.

[49] *Ibidem*, p. 723.

[50] É. Zola, *Lettre à la jeunesse* (partie du *Roman expérimental*), [in] *O.C.*, Paris, éd. du Nouveau Monde, 2002-2010, vol. 9, p. 4.

de goûter à tout constituent, selon lui, les axes de l'effondrement de la société qui ne va pas tarder à se réaliser ; en effet, le dandy blasé est pour lui la figure de proue d'une crise à venir : « Je crois que le vice a existé de tout temps. Mais il est des âges où il s'affiche, et ces âges annoncent une crise sociale. Quand les vers se mettent à une société, cette société tombe bientôt en poussière [...] »[51]. Dans sa vision quasi-apocalyptique, le vieux monde corrompu est voué à disparaître et à être remplacé par un autre, basé sur des valeurs saines et simples qu'il évoquera dans son dernier cycle romanesque, les *Quatre Évangiles*, dont l'univers utopique sera dominé par les personnages des Froment, hommes braves, droits, honnêtes et bien portants.

Mort en 1902, Zola n'avait pas pu prévoir la persistance de la figure du « petit crevé » dont le déclin ne viendra qu'avec le tumulte de la Grande Guerre.

---

[51] É. Zola, *La jeunesse dorée et les dames galantes*, *op. cit.*, p. 207.